

pour faire approcher des bateaux , d'où des soldats pourroient sauter facilement à terre. Il fonda également la même partie du fleuve jusqu'à 2 lieues du rivage , par conséquent hors de la portée du canon des vaisseaux ou frégates ennemies. Si le débarquement avoit lieu de ce côté, il pourroit s'effectuer du côté de Douvres; cette ville une fois prise à revers, & la possession du château, qui n'est fortifiée que du côté de la mer , mettroient en état d'établir une communication libre avec Calais , dont le trajet très-court faciliteroit l'arrivée des munitions , des troupes & des vivres dont on pourroit avoir besoin «.

La déclaration de l'Espagne a causé une vive sensation en Hollande; elle a été conforme à la diversité des opinions; ceux qui ont confié une partie de leur fortune aux Anglois sont dans la consternation; les autres sont enchantés d'un événement qui doit opérer une révolution en faveur du commerce , qui reprendra sa liberté ; dès que l'équilibre de pouvoir sera rétabli sur les mers. Le parti Anglois qui a long-tems eu de l'influence en Hollande, & qui a causé le mécontentement de la France , commence à la perdre ; les mesures vigoureuses , prises par la Province de Hollande, en faveur des convois illimités , a eu l'effet qu'on s'en promettoit. Le 2 de ce mois , le Duc de la Vauguyon remit la note suivante au Conseiller pensionnaire des Etats.

« S. M. informée de la résolution prise le 24 Juin par les Etats de Hollande , a chargé son Ambassadeur auprès des Etats-Généraux , de déclarer qu'elle suspendoit jusqu'au premier Août, en faveur de la province de Hollande exclusivement , les effets des Arrêts de son Conseil du 26 Janvier , du 27 Avril & du

5 Juin ; qu'en conséquence , tous les Habitans de ladite Province pourroient jouir jusqu'à ladite époque , des exemptions & avantages accordés exclusivement jusqu'ici à ceux d'Amsterdam & de Harlem , pourvu qu'ils se munissent d'un certificat du Commissaire de la Marine à Amsterdam , ou de l'Agent de la Marine à Rotterdam ; qu'elle a fait connoître ses intentions à cet égard à toutes les Amirautes de son Royaume , & qu'aussi-tôt que les convois illimités auront été expédiés , elle se propose de faire remettre aux Habitans de ladite Province , les sommes qui , en vertu desdits Arrêts , auront été perçues par les Préposés de ses Fermes. S. M. se persuade que ce nouveau témoignage de son affection fera de plus en plus connoître l'équité de son système , qui ne tend qu'à maintenir la prospérité des Etats-Généraux , pourvu qu'ils ne s'écartent pas de l'impartialité absolue qu'ils sont si intéressés à conserver. Elle ordonne à son Ambassadeur d'annoncer en même-tems , que si à l'époque du premier Août , les effets de la neutralité de la République ne sont pas assurés par la protection efficace des convois illimités , conformément aux loix de l'équité publique & aux stipulations des traités , lesdits Arrêts du 26 Janvier , du 27 Avril & du 5 Juin , recommenceront à être exécutés , sans qu'il soit besoin d'une nouvelle Déclaration de S. M. «.

On assure que les Etats-Généraux se sont décidés en conséquence , à signer la neutralité , & à faire donner à S. M. T. C. les plus fortes assurances de leur attachement à la France & de leur résolution à ne prendre aucun parti dans la guerre qui divise les principales Puissances maritimes de l'Europe. On présume d'après cela que les Arrêts du Conseil , relatifs à leur navigation , ne tarderont pas à être retirés.

MERCURE DE FRANCE.

Samedi 24 Juillet 1779.

PIÈCES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

ÉPI TRE

A UN JEUNE PHILOSOPHE.

OROI, qui, jeune encor, as su briser tes chaînes,
Que j'eusse en secret tes paisibles loisirs!
Nos serviles grandeurs, nos fatiguans plaisirs,
Valent-ils le repos & l'air pur de tes plaines?

Maitre absolu de ton destin,
Dans l'épaisseur des bois, sous leur sombre verdure,
Tu sondes, d'un œil plus certain,
Les mystères de la Nature
Et les replis du cœur humain.

C'en est donc fait: tu veux, d'une ame recueillie,
T'érigerant en sage nouveau,

Sam. 24 Juillet 1779.

I

Des mains de Platon même arracher le flambeau,
 Pour en éclairer ta Patrie,
 Et soulever enfin le reste du rideau
 Qui couvre encor pour toi notre Philosophie ?
 Sans doute cet orgueil est beau :
 Mais que ta raison s'en défie.

Philosophe naissant, redoute les travers,
 Qui trop souvent, hélas ! accompagnent ce titre.
 Tel se dit des humains le consolant arbitre,
 Qui n'est qu'un dur sophiste, abusant l'Univers.
 A travers ces faux jours, distingue la sagesse ;
 Songe à lui conserver ses véritables traits :
 Elle avertit, conseille, ou plaint notre foiblesse ;
 Son rayon nous conduit, sans nous blesser jamais.
 Sensible & courageuse, indulgente & sublime,
 Par degrés sa lumière entre au fond de nos cœurs ;
 Elle ouvre le refuge à côté de l'abysme,
 Et nous offre ses fruits dans des vases de fleurs.

VOILA sous quels dehors il faut qu'on la présente.
 Le Génie est un Dieu qui dompte les mortels ;
 C'est la douceur qui les enchante ;
 Et l'homme bienfaisant eut les premiers autels.
 Sème les vérités, fût-ce en un sol aride,
 Et n'en espère aucun retour.
 Pourvu qu'on les recueille un jour,
 Ta gloire est entière & solide.
 Enfonce-toi dans l'avenir ;
 Vois-y de loint ta récompense ;

Et d'un bonheur tardif, jouis par l'espérance.
 Va, mériter le prix, c'est plus que l'obtenir.

MAIS, si la Renommée, aux bornes de tavier,
 De tes jours studieux interrompant la paix,
 Aux froids échos de nos palais

Fait redire ton nom & vanter ton génie :

Tremble ! sans doute alors l'inexorable Envie ,

De ta simple cabane assiégera le seuil :

De son flambeau livide armant la Calomnie ,

Elle assœira son spectre au bord de ton cercueil.

Et voilà le moment de la Philosophie !

Il te faudra céder à tes persécuteurs ,

T'arracher à ton humble asyle ,

Et chercher des hommes ailleurs

Qui te pardonnent d'être utile.

Fuis ; mais sur ton exil jette des yeux sercains :

On t'observe, on va te connoître.

N'étaie point sur-tout ces ténébreux chagrins

Que tant de sages font paroître ,

Et qui les rabaisent peut-être

Au niveau des autres humains.

Loïn d'affecter un air sauvage ,

Que ton front libre encor, quand on veut l'asservir,

Tranquille, épanoui comme un ciel sans nuage ,

Peigne le calme heureux qu'on cherche à te ravir.

Tel cet astre des jours, que la course-mesure,

Verlant demain les feux, qu'il répand aujourd'hui ,

Ne contracte point la souillure
Du globe infortuné qui roule autour de lui.

L'AMOUR du vrai, voilà ta plus sûre bouffole,
De l'estime jaloux, dédaignant les succès,
Laisse s'évaporer le murmure frivole
Des sots & des ingrats qu'on ne fléchit jamais,
Et, s'il est resté pur, que ton cœur te console.
De la gloire, sur-tout, crains les trompeurs attrait;
Frémis.., Circé t'appelle, & le bonheur s'envole.

LA GLOIRE!... ô feu céleste & jamais consumé,
Dans tes bornes captif, tu nourris le courage;
Tu sembles même en nous par les Dieux allumé,
Pour y développer les traits de leur image,
Et pour rendre immortel l'être qu'ils ont formé:

Mais, quand tu franchis ta barrière,
Je crois voir ce volcan, qui vomit par les monts,
Dans des flots de fumée engloutit sa lumière,
Et d'un déluge ardent couvre l'or des moissons.

CÉLÈBRE par l'éclat & l'abus du génie,
En Perse il fut jadis un mortel renommé *;
Des rayons qu'elle adore, en naissant animé,

Rival des cygnes d'Aufonie,
De leurs accens mélodieux
On le vit égaler la touchante harmonie;

* Ce sera Sadi, si l'on veut.

Mêlant la sagesse & les jeux ,

Il fut, en l'amusant, éclairer sa Patrie ,
 Éteignit les bûchers, dompta la barbarie ,
 Des humains rapprochés resserra tous les nœuds ;
 En jardins toujours verts , en bosquets d'Idalie ,
 Sa baguette changea les sentiers épineux
 De l'aride Philosophie ;

Il chanta les Héros & fit aimer les Dieux.

Soixante ans de succès illustrèrent sa vie :

Il eut tous les talens... & ne fut point heureux !
 De la gloire la soif avide

Fit des jours agités des plus beaux de ses jours ;
 S'enivrant à longs traits dans sa coupe perfide ,
 Il la combloit sans cesse, & l'épuisoit toujours.

LE FRONT ceint de lauriers, les bras chargés de
 chaînes,

Ce fantôme brillant, que précède le bruit,
 S'asséyoit avec lui sur le bord des fontaines,
 Marchoit à ses côtés dans le calme des plaines,
 Dans le fond des forêts, dans l'ombre de la nuit,
 Lui crioit à toute heure : « écris, compose, veille,
 » Joins le succès du jour au succès de la veille :
 » Songe, Dieu de ton siècle, au siècle qui te suit. »

AH ! plutôt, de ce joug préservant ton courage ,
 Laisse distraire tes desirs

A ces purs sentimens, récompense du sage,
 Volupté de son cœur, charme de ses loisirs.

I iij

La gloire incertaine & volage,
 Avec de vrais tourmens n'a que de faux plaisirs;
 Elle endureit notre ame & la veut sans partage.
 De cette passion le délire effréné

Reporte l'homme sur lui-même,
 Et fait qu'un être foible à lui-même borné,
 Ne voit rien hors de lui, qu'il estime ou qu'il aime,
 D'une palme épineuse esclave couronné,
 Qui, sous un pesant diadème,
 Jette un éclat stérile & meurt infortuné.

VA, de tes doux rapports chéris la dépendance,
 Des cœurs faits pour s'unir l'échange mutuel.
 Crains toute passion qui rend triste ou cruel;
 Exige qu'on t'éclaire & non pas qu'on t'encense.
 Sachant porter le poids d'un nom trop éclatant,
 Retiens de ta raison le fragile équilibre;
 Le mortel le plus sage est toujours le plus libre.
 Attaqué, ne vas point, à toi-même insultant,
 A la critique injuste opposer la satire,
 Et tristement descendre, avec l'espoir de nuire,
 Dans cette vile arène, où l'opprobre t'attend.

QUAND le fils de Latone, ame de la Nature,
 Dépouillé de ses feux, déposant son armure,
 De l'Olympe exilé, vint habiter les champs,
 Le vit-on embrâser, pour venger son injure,
 Des fertiles coteaux les trésors renaissans,
 Des jardins fleuris la riante parure,

Et les présens de Flore & les dons du printemps ?
 Unis dans un Lycée agréable & champêtre,
 Rangés autour de lui sous l'ombrage d'un hêtre,
 Les Bergers, pour l'entendre, oubloient leurs trou-
 peaux;

Dans leur fuite rapide il arrêtoit les flots :
 Les arbres attentifs, qu'attiroit son génie,
 Inclinoient à sa voix leurs sensibles rameaux,
 Et couchés sur des fleurs, émus par l'harmonie,
 Étonnés de sentir les douceurs du repos,
 Les tygres à ses pieds enchaînoient leur furie.

HUMAIN, éloquent, généreux,
 Suspendant des Pasteurs les pénibles ouvrages,
 Il leur apprend l'art d'être sages,
 Mais plus encor l'art d'être heureux.

Que ce tableau touchant te serve de modèle !
 Sois l'ami des humains ; qu'ils ne craignent jamais
 Les perfides retours de ton ame infidelle.

Que tes écrits pour eux soient autant de bienfaits,
 Et, rival d'Apollon, dans ton obscur asyle,
 Deviens un Dieu pour nous, en devenant utile.
 Respecte tous ces freins que l'orgueil croit braver ;
 Leur utile rigueur contient la multitude.
 Ne sachant où porter sa vague inquiétude,
 Elle perdrait ses mœurs, qu'il lui faut conserver.

JETÉ sur la scène commune,
 Sur cet immense & triste amas

De foiblesse, d'erreur, & sur-tout d'infortune,
 Le sage cède aux lois qu'il ne changeroit pas.
 Il révère le trône; il aime sa Patrie,
 Même en fût-il persécuté.

 Tout ce qui sert l'humanité
 Trouve un facile accès dans son ame attendrie.
 Calmant des passions les orageux desirs,
 La tranquille amitié descend dans sa retraite:
 Ses jours sont des momens, son ame est satisfaite:
 La Nature est un temple, orné pour ses plaisirs.
 En vain l'aquilon gronde, en vain l'hiver l'appelle.
 Eh! qu'importent les vents, les frimats ténébreux,
 Le crime seul, hélas! rend l'Univers affreux,
 Et la Nature est toujours belle
 Lorsque nos cœurs sont vertueux.

 Ah! rapproché de ce que j'aime,
 Quand pourrai-je, ami, sur tes pas
 La méditer, jouir & d'elle & de moi-même,
 Braver l'orgueil farouche & la grandeur suprême,
 Fuir les foibles amis, ou les amis ingrats,
 Ne plus flotter au gré d'une vaine espérance,
 Aveuglé trop long-temps, renaître à la clarté,
 Vivre enfin dans le calme & dans l'indépendance.
 Jusqu'à l'instant fatal, par le Ciel arrêté,
 Où le rapide éclair d'une frêle existence
 Pâlit devant le jour de l'Immortalité!

(Par M. Dorat.)

*Explication de l'Énigme & du Logogryphe
du Mercure précédent.*

LE mot de l'Énigme est *Logogryphe*; celui du Logogryphe est *Tambour — à broder — militaire — de montre — d'escalier*, dans lequel se trouvent *Roma*, *rat*, *burat*, *butor*, *bat* (troisième personne du présent de l'indicatif du verbe battre) *amour*, *mort*.

É N I G M E.

JE suis blanche; j'aime la nuit.
Je dois vous l'avouer, un trop grand jour me nuit.
Quoique je sois sans sentiment, sans ame,
Souvent pour vous un feu m'enflamme,
Me consume jusqu'à la mort;
Et ma sœur après moi subit le même sort.

(Par M. Bouvet, à Gisors.)

L O G O G R Y P H E.

JE suis sur mes neuf pieds du genre masculin,
Mes frères ont la barbe & portent des patins.
Mon nom jadis mit en fureur
Certain Poète peu railleur;

I v.

Cinq de mes pieds à plus d'un assassin

Ont fait maudire son destin.

Ne me prends pas, Lecteur, pour un vil animal :

Mon corps bien menagé t'offre un riche métal ;

Quoi plus ? Deux instrumens ; un valet de Pratique ;

Du grand Dieu que tu fers un serviteur antique ;

Ce que Bacchus dépose au fond de son vaisseau ;

Deux Evêchés de France ; une terre sur l'eau ;

Deux pronoms de ta langue ; un fleuve renommé ;

Un breuvage assez doux chez les Normands prisé ;

Deux mots Latins ; un animal ; un signe de gaîté.

Mais... e'en est trop, Lecteur, déjà tu me connois.

(Par M. l'Abbé *** du Médoc.)

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

LETTRES sur l'origine des Sciences & sur celle des Peuples de l'Asie, adressées à M. de Voltaire, par M. Bailly, Vol. in-8°. de 348 pages. *Lettres sur l'Atlantide de Platon & sur l'ancienne Histoire de l'Asie*, pour servir de suite aux Lettres sur l'origine des Sciences. Vol. in-8°. de 477 pag. par le même Auteur. A Paris, chez les Frères Debure, Quai des Augustins.

LE monument que M. Bailly vient de consacrer à la gloire de l'antiquité, mérite toute l'attention des hommes instruits &

raisonnables, de ces hommes sur-tout qui, libres de préventions, & habiles à calculer des probabilités, savent en déduire l'espèce de certitude dont chaque ordre de chose est susceptible. Est-ce d'après de puériles critiques qu'on doit juger d'un Livre qui suppose une immense érudition, la connoissance de l'Astronomie ancienne & moderne, le rapprochement des langues, celui des Historiens & des Voyageurs, l'étude approfondie & comparée de la Mythologie & des opinions de tous les peuples, avec les idées des Philosophes les plus célèbres; de ces hommes qui, durant leur vie entière, ont recueilli des faits & médité sur la Nature? Est-ce une probabilité, sont-ce vingt probabilités inadmissibles qui doivent renverser un système lorsqu'il est appuyé d'ailleurs sur une base solide, & sur des analogies auxquelles on ne peut rien opposer de raisonnable?

M. Bailly prétend qu'il a dû exister un peuple éclairé, antérieur à tous les peuples connus *.

* Bien entendu qu'on doit établir ici une exception en faveur du peuple Juif, qui a précédé tous les autres, & qui a pu faire lui-même la plupart des découvertes mentionnées dans cet ouvrage, & transmettre aux peuples, dont il est la tige unique, les autres connoissances dont les enfans de Noë restèrent seuls dépositaires après le déluge. Aussi M. Bailly se fait-il un devoir de rendre hommage aux Livres de Moïse, en disant qu'ils sont *la source* la

Voilà son opinion : un seul fait Astronomique suffiroit pour l'établir ; il en rassemble plusieurs , & les étaye d'un grand nombre d'autres qui sont sans doute d'un ordre différent ; mais tout ce qu'il amène à l'appui d'un ou de plusieurs faits Astronomiques démonstratifs , ne doit être regardé que comme des conjectures plus ou moins ingénieuses , plus ou moins vraisemblables , qu'on peut admettre ou rejeter sans nuire à l'opinion fondamentale de l'ouvrage. L'Auteur a pu même former ensuite des conjectures indépendantes des premières , sur le lieu de la terre où a existé ce peuple perdu. Qu'il le place en Afrique ou en Amérique , dans la Haute-Égypte ou sur les grands plateaux de la Tartarie ; qu'il le relègue même dans le Spitzberg & le Groenland , ces nouvelles idées sont encore étrangères à son système ; car la nécessité de l'existence d'un peuple inconnu une fois établie , sa position géographique & ses émigrations successives ne font rien à l'objet principal.

Arrêtons-nous d'abord au tronc de l'arbre , nous examinerons ensuite quelques-uns de ses rameaux. Il paroît que l'idée singulière d'un peuple antérieur aux peuples connus , s'est présentée naturellement à l'imagination de M. Bailly ; c'est en quelque sorte le résultat nécessaire de ses recherches sur l'As-

plus pure de l'Histoire , & qu'ils renferment la tradition la plus suivie & la mieux conservée.

tronomie. Rempli des découvertes modernes, & voulant donner une Histoire des connoissances de l'antiquité sur cette matière, il a fallu recueillir une multitude de lumières éparées, concilier des hommes qui ont écrit à cinq mille lieues & à plusieurs siècles de distance les uns des autres. En suivant les progrès, les révolutions & l'origine de cette science, parvenu en quelque sorte aux dernières limites du temps, quelle a dû être sa surprise? Au lieu de trouver le berceau de l'Astronomie chez les Nations les plus anciennes, il y a découvert, non de foibles élémens, mais de grandes vérités qui supposent de longues suites d'observations, de profonds calculs, en un mot, une Astronomie aussi avancée que la nôtre, à certains égards?

La première preuve du système de M. Bailly, est tirée du Livre des Antiquités Juives. L'Historien Joseph nous dit qu'avant le déluge, les Patriarches se servoient de la période luni-solaire de 600 ans, période d'où résulte la connoissance exacte du mois lunaire; tel que les Astronomes modernes l'ont déterminé, & celle de l'année solaire beaucoup plus juste que ne la donnèrent Ptolomée & Hypparque, plus de deux mille ans après le déluge. Joseph avoit pour garans de ce fait les Historiographes Egyptiens, Babyloniens, Phéniciens, &c. Il cite Manethon, Bérose, Moschus, Hésiode, Hécatée, Hestieus, &c. dont les écrits sub-

sistoient vraisemblablement encore de son temps. Voilà un fait qui porte avec lui son authenticité; car, comme l'observe M. de Mairan, M. de Cassini, M. de Buffon, & les autres grands Astronomes, il suffit que cette période ait été seulement nommée, pour être en droit de conclure qu'elle a existé & qu'elle a même été nécessairement précédée d'un grand nombre d'observations, sans lesquelles on ne l'auroit jamais découverte. Or, si l'on n'a su faire aucun usage de cette période pendant tous les siècles de l'antiquité connue; si l'on a négligé d'en approfondir les élémens, & de s'en servir pour rectifier les mouvemens célestes; si Meton, Hypparque, Thalès, Pythagore, & tous les anciens Astronomes de la Grèce, l'ont méconnue, n'est-on pas fondé à dire qu'elle étoit oubliée, non-seulement chez les Grecs, mais aussi en Égypte, dans la Phénicie & dans la Chaldée, où les Grecs avoient puisé leur science Astronomique. Il paroît donc qu'avant l'existence de ces Nations, il y en eut une qui savoit autant d'Astronomie qu'en fut de nos jours Dominique Cassini, qui le premier a démontré la réalité & l'exactitude de la période de 600 ans; connoissance qui suppose celle des mouvemens précis de la lune & de la terre; connoissance qui suppose également la plus grande perfection des instrumens Astronomiques; connoissance enfin qui manifeste la préexistence de l'optique, de la mécanique, des mathémati-

ques, de la métallurgie & de la plupart des autres Arts.

De tous ceux qui ont critiqué M. Bailly, aucun n'a osé parler de cette preuve. Ils ont gardé le même silence à l'égard de plusieurs autres non moins extraordinaires. On fait que 3209 ans avant Jésus-Christ, Diemschid fonda la ville de Persépolis, & qu'il y établit son empire le jour même où le soleil passe dans la constellation du bélier, jour qui fut choisi pour le commencement de l'année. Il est donc certain que la science de l'Astronomie existoit alors.

Le même Auteur démontre que plus de 1300 ans avant l'existence des Indiens *, on connoissoit la division du zodiaque en 24 parties; que depuis un temps immémorial les Chinois connoissent la période de 19 ans, qui ramène les nouvelles lunes aux mêmes jours du même mois; qu'ils conservent encore la période luni-solaire, dont ils prétendent que Fohi fut l'inventeur.

Comment d'ailleurs ce peuple a-t'il pu s'accorder avec les Indiens, avec les Égyptiens, avec tant d'autres Nations pour partager le temps en sept jours, & désigner chacun d'eux par le nom de sept planètes? D'où les Tartares ont-ils reçu leur période de 180 ans, qui

* On parle ici de l'existence qu'il nous plaît de donner aux Indiens; car ils ne sont pas d'accord avec nous sur leur chronologie: la différence est de plusieurs milliers de siècles.

multipliée par 144 comme font les Indiens, donne précisément 25920, nombre exact de la révolution des étoiles fixes? Qui a pu donner aux Brames la méthode d'après laquelle ils calculent les éclipses? Méthode qui suppose autant de science que la construction de nos tables & de nos éphémérides. Ces Brames, qui ont les plus fausses idées sur le mouvement, la grandeur & la position des planètes; qui croient la terre appuyée sur une montagne de 12080 karats d'or pur, la montagne soutenue par huit éléphants, les éléphants par une tortue, & la tortue par une couleuvre; ces hommes qui attribuent les éclipses de lune à des dragons aériens, calculent cependant les éclipses sans en connoître la théorie, guidés comme des automates, par une table fondée sur des formules savantes qu'ils ne comprennent point: leurs connoissances, transmises d'âge en âge, & chaque jour dégradées, n'annoncent-elles pas visiblement un peuple antérieur, un peuple inventeur, un peuple qui avoit approfondi toutes les parties des sciences Physiques?

C'est ce peuple qui, selon M. Bailly, a conçu & exécuté le grand projet de rendre les mesures invariables, en les prenant dans la nature, en réglant ses mesures itinéraires sur la circonférence même du globe; projet que les Nations modernes n'ont pu réaliser encore, quoiqu'unies plus intimement que les anciens, par le Commerce, par les Arts, par des alliances, par mille autres relations

politiques. L'Auteur trouve une identité parfaite entre les mesures longues des Romains, des Grecs, des Égyptiens, des Indiens & des Perses ; elles dérivent toutes de la grande coudée conservée sur le Nilomètre du Caire, qui fut la base générale de toutes les mesures de l'Asie & de l'antiquité la plus reculée. Jusqu'à la mesure de la circonférence de la terre, conservée par Aristote, ressemble à celles dont les autres Auteurs anciens ont fait mention ; & toutes se trouvent d'accord, à six toises près, avec nos découvertes. Quel est le peuple qui a communiqué cette mesure unique à tous les autres ? Quel est le peuple de l'antiquité connue, qui, pour exécuter une aussi grande opération, a fait des voyages que nous n'avons entrepris qu'après la découverte du nouveau monde, & lorsque la marine a été perfectionnée ?

A ces observations déjà fort embarrassantes, M. Bailly a joint des preuves de deux autres espèces. Les Philosophes de l'Inde ont des Livres de la plus haute antiquité ; ils s'efforcent durant toute leur vie d'en pénétrer les secrets & d'en apprendre la langue ; cette langue est le Hanscrit, langue savante qui suppose l'existence d'un peuple savant, mais dont il ne reste aucun autre vestige dans les fastes du monde. Il a donc existé d'autres peuples savans que ceux dont l'Histoire fait mention.

Ne peut-on pas appliquer le même raisonnement à ce que dit Platon dans son *Thimée*

& ailleurs, sur les fameuses tables écrites en langue Hyperboréenne, & conservées à Délos comme le plus précieux monument de l'histoire religieuse des Egyptiens ?

Qu'étoit-elle en effet cette histoire sacrée des Egyptiens & des autres Nations Payennes ? Un recueil d'allégories sur les principaux phénomènes du monde, sur les rapports essentiels entre le ciel & la terre, sur les propriétés & les modifications de la matière observée d'abord par les Philosophes, personnifiée ensuite par les Poëtes, & dénaturée enfin par l'ignorance des peuples ou par l'imposture de leurs chefs ?

Pourquoi la Mythologie fait-elle encore aujourd'hui nos délices ? Parce que ses fables tiennent à la raison & à la nature par des fils invisibles. Le dogme de la Métempychose n'est qu'une image symbolique des reproductions & des métamorphoses des trois règnes, qui s'opèrent chaque jour sous nos yeux. On retrouve la même idée dans les incarnations successives du Dieu Fo : ses trois têtes, ses cent bras, les autres trinités Payennes qu'on rencontre au Japon, à la Chine, au Thiber, dans l'Inde & la Tartarie, ne peuvent être qu'emblématiques. Le grand nombre de bras & de mains désignent la puissance & l'activité de la nature ; les trois têtes personnifient les facultés principales de l'entendement, ou les trois principes actifs du monde physique.

La fable de Janus, celle du Phénix comme

celle de Fréja, sont aussi relatives à l'astronomie, & toutes trois semblent nées dans le même climat. Janus a deux visages, emblème de la nuit & du jour, de l'avenir & du passé : il porte dans une main le nombre 300, & dans l'autre le nombre 65, qui déterminent la latitude 71, d'où le soleil s'absente chaque année pendant 65 jours.

Même vérité dans la fable de Fréja : obligée de transiger avec son époux sur ses infidélités habituelles, elle lui permet de s'absenter de son lit pendant 65 jours, à condition qu'il sera fidèle au devoir conjugal pendant 300 autres jours. Ne reconnoit-on point là l'hymen de la terre & du ciel ? Le Phénix offre la même idée : c'est un oiseau unique ; son plumage est d'or cramoisi ; il vient du pays des ténèbres pour mourir en Egypte, & renaître de ses cendres dans la ville du Soleil, sur l'autel de la Divinité. Sa vie est de 1461 ans, nombre qui représente exactement une révolution de la grande année solaire Egyptienne.

On objectera sans doute que cette fable pourroit bien être de l'invention des Egyptiens ; mais on la retrouve au fond du nord, dans l'*Edda*, livre sacré des anciens Suédois. Le même oiseau y est décrit ayant la queue & les ailes d'un bleu céleste, la tête & la poitrine couleur de feu ; sa vie est de 300 jours, après lesquels, suivi de tous les oiseaux de passage, il s'envole en Ethiopie, où il fait son lit & se brûle avec son œuf. Ses cen-

dres produisent un ver rouge, qui, après avoir recouvré ses ailes & sa forme d'oiseau, reprend son vol vers le septentrion.

M. Bailly ne croit pas que ces fables, & la plupart des autres que nous ont transmises les anciens peuples connus, & chez lesquels elles n'étoient déjà plus regardées comme allégoriques, ayent pris naissance parmi eux. Il les croit d'une origine beaucoup plus ancienne; &, pour fortifier cette conjecture, il rassemble un grand nombre de témoignages qui semblent démontrer qu'elles sont venues des régions septentrionales.

Le plus ancien des Historiens connus, Sanchoiaton, qui avoit consulté les livres de Thor, beaucoup plus ancien que lui, nous apprend que les premières races d'hommes furent Saturne, Uranus, Atlas, Mercure, Jupiter, Hercule, Proserpine, &c. Quand Orphée chante les traditions Grecques, il les attribue aux Hyperboréens. Homère attribue également à un Hyperboréen, nommé Abaris, le culte de Proserpine à Lacédémone. Phérocide assure que ces Hyperboréens étoient de la race des Titans. Platon & Pausanias ajoutent qu'autrefois la Grèce envoyoit chaque année des présens aux Hyperboréens en reconnaissance des lumières qu'ils en avoient reçues. Pline voulant donner une idée du climat qu'habitèrent ces peuples, dit qu'ils sèment le matin, moissonnent à midi, recueillent les fruits le soir, & les renferment la nuit dans leurs demeures.